

Christian Biget

ITINÉRAIRE D'UN
DÉCROISSANT

Stylit

On ne naît pas le jour de sa naissance.
On naît quand on s'approche (outils de la co-naissance)
de qui l'on « est », débarrassé des oripeaux
de qui on devrait « paraître ».
D'arrachements en arrachements,
d'un palier de décompression à l'autre,
qui l'on « est » peut émerger d'une expérience neuve.

*« Le bonheur, c'est d'être à soi-même son propre Idéal. Il est
difficile de le trouver en nous, impossible de le trouver ailleurs. »*

Roland Jaccard : « Lou »

Leur père part au travail et en revient selon un horaire qui leur est familier. Leur mère n'a pas changé ses habitudes, mais tout, maintenant, paraît si lourd, si lourd ! Dans la cuisine, tous deux s'adonnent à des conciliabules, des chuchotements, des stratégies pour partager leur secret à l'abri des oreilles des deux jeunes.

Didier n'est pas devenu par hasard un professionnel de la communication et du relationnel, il a travaillé dur pour cela, sa capacité à se défendre est encore opérationnelle.

Il a obtenu du Directeur un second rendez-vous :

« Je vous la rends, ma lettre de licenciement. Je ne peux pas la garder sans savoir ce qui s'est passé, j'ai besoin d'une explication. Pour ma part, j'ai réfléchi à mon parcours pour tenter de comprendre où s'est produite la faille. J'ai été placé à ce poste de DRH en fonction du type de personnalité que vous sembliez avoir décelé en moi, guidé en cela par les avis d'un Cabinet de conseil en recrutement. J'ai relu mon dossier classé aux archives. Une note de synthèse, après entretiens et tests divers, affirmait que je savais me comporter, « personnalité calme et souriante », comme si chaque jour de la vie de l'entreprise constituait un moment important de ma vie professionnelle que je voulais cultiver pleinement pour la prospérité du chiffre d'affaires et la longévité de mon emploi. J'ai fait souvent abstraction de mes propres émotions, j'ai suivi des formations qui m'ont appris à canaliser quelque moment de colère, à gérer mon stress, à décortiquer les nœuds de conflits pour en extraire la substantifique insignifiance au regard des impératifs de productivité. Je ne voulais pas pour moi de collègue détestable, de supérieur arrogant, de cadre jaloux, de revendication qui tienne à la lumière de « l'intérêt collectif » bien compris. Tout obstacle n'était que du relationnel mal géré qu'il fallait remettre à l'endroit. Quoiqu'il arrive des exigences salariales ou des questions de productivité, je devais... j'insiste sur ce mot « devais », trouver des réponses « rondes », positives, qui

contournent la réalité des erreurs de gestion, des « dépressions conjoncturelles du marché », de la charge de travail souvent excessive et à la limite de la sécurité pour les chauffeurs et les commerciaux. Le seul mot d'ordre que l'on m'avait appris à appliquer était : « tout pour l'entreprise, tous ensemble, on est une famille, les meilleurs ! » Alors, qu'est ce qui s'est passé ?

— Le temps d'un Directeur d'entreprise est compté, tu le sais parfaitement et nous sommes là dans le cadre d'une exception : neuf ans au service de la boîte, ça compte et ça mérite un créneau d'explication même si on est à cran, toi comme moi, et que dire de ton remplaçant qui se demande ce qu'il fait là. Bon, on pourrait s'accorder une mi-temps, calmer le jeu et boire un verre. Alcool, café, coca ?

— Non, merci. Franchement, sauf à y voir clair dans votre décision, je n'ai pas tellement envie de passer trop de temps là.

— Et le remplaçant, il dit quoi ?

— J'avoue une certaine impatience à retrouver le cours normal des choses. Merci, donc. »

Un moment de suspension des échanges, le directeur sirote un Coca, le regard de Didier parcourt les divers éléments d'un mobilier cossu, d'un aménagement de bureau paradoxal. Cet agencement contraste avec la situation réelle de l'entreprise qui se débat dans un environnement économique quelque peu « borderline ». Mais Didier est trop habitué au monde des apparences et du « spectacle » pour ignorer combien l'habillage, en tous domaines, s'acharne à cacher des réalités parfois sordides. Syndrome de Cendrillon : à la Cour, on se pare ; dans la cour, on répare. C'était ce syndrome qu'il constatait dans le contraste entre l'opulence du mobilier massif de ce bureau, et les difficultés massives dans les ateliers. S'il lui fallait une image de ce contraste, il la trouvait dans ce bouquet de fleurs, sur le bureau, demi fanées, baignant dans une eau demi saumâtre au fond d'un vase d'apparence « cristal ».

Deux mondes, bien sûr, mais il sait que lui-même a participé et participe encore un peu, pour peu de temps, au monde des cols blancs. Aujourd'hui encore, nanti ; demain, anéanti.

Chaos – Mesures d'urgence

Au sein de l'entreprise, la seule relation qui se soit transformée en amitié pour Didier, ce fut Hugo, un collègue de la comptabilité. Ils ont sensiblement le même âge. Optimiste, rondouillard et sensible, Hugo a suivi le parcours professionnel de son camarade avec la lucidité de celui qui n'est pas directement concerné. Jovial, il a parfois pratiqué ironie et dérision pour tenter de montrer à son collègue combien peut-être il s'impliquait excessivement, combien il répondait avec trop d'empressement aux exigences de sa hiérarchie. Il essayait de lui faire entrevoir qu'un peu de distance, voire de résistance, ne pouvait qu'encourager la direction à prendre quelques précautions. « Un oui ! oui ! c'est du pain béni »... jusqu'à l'abus possible. C'est lui, Hugo, qui apportera, plus tard, son témoignage à Angelina, dans l'exigence qui était la sienne de comprendre le « pourquoi ? » de cette chute brutale :

« Sourires, optimisme de façade imposé, le moral n'est jamais aussi productif que lorsqu'il est supporté par un renvoi d'image positif, à partir du miroir social, même déformant. Didier « réfléchissait » cette « positivité », prenait des poses et chacun feignait de ne pas s'en apercevoir. Il réussissait à robotiser son sourire, sa poignée de mains, son abord chaleureux. Il était « la » référence. Dans l'entreprise, le factice comme règle de conduite ; à la maison, le handicap émotionnel de celui qui ne sait plus quel type d'émotion il est en droit d'exprimer. Il m'avouait qu'il ne savait plus ce qu'il

des roses. Elle avait une passion pour ces fleurs, dans leur diversité de couleurs, de taille, de parfums. Elle en avait appris tout ce qui convient à leur santé, tout ce qui avait trait à l'exposition, les soins à porter à la terre, la taille si technique. D'ailleurs, dans son apparente sévérité, désavouant les écarts scolaires de son fils, elle éprouvait une réelle tendresse à le voir plonger son nez dans les pétales délicats, les caresser du bout des doigts, tenir délicatement dans ses paumes l'efflorescence veloutée.

Et il retournait à l'école, où l'accueillaient encore les « mourre de porc, mourre de porc », variation de « fils d'italien » qui revenait à condamner son comportement trop indépendant, trop vif, trop peu sociable. « Tête de cochon » pour un « fils de la Louve », ce n'était pas « rose » mais plutôt des « épines » qui ne manquaient pas de faire leur œuvre : successions de crises au long desquelles les limites étaient franchies, limites de l'incompréhension, grondement des groupes de parents, maîtres en quasi-dépression, déluge de punitions, d'interdictions. Interventions, expulsions. La jungle dans l'école où l'introduction du « loup », somme toute légale par obligation scolaire, jetait la panique dans une organisation somme toute fragile.

Malgré ces explosions épisodiques, Didier passait, cahin-caha, de classe en classe, atteignant le CM 2 en 1975, après un doublement.

On ne sut jamais si la somme des désordres engendrés par Didier au cours des années précédentes justifia cette décision, mais, début juin 1975, il fut expulsé, évincé, banni, exclu de l'école au motif qu'il avait outrepassé les normes de la patience du personnel et des autres parents, ces derniers voyant d'un bon œil arriver une entrée en sixième décidée in extremis par les services de l'Inspection comme une forme de rattrapage camouflant un « ouf » de soulagement.

Ce soulagement, les parents de Didier ne le ressentirent pas pour eux-mêmes. Si le passage en sixième signifiait que leur fils

Itinéraire d'un Décroissant

n'était pas en panne, ils ressentirent la brûlure de la honte qu'ils décidèrent de partager avec lui dans une série de punitions dont il devrait se souvenir.

« Nous te l'avons assez répété que nous devons être discrets, pourquoi nous fais-tu remarquer ? N'apprendras-tu jamais à rester à ta place ? »

« Rester à sa place ! »... Eh bien ! non. Il n'a pas su rester à sa place d'écolier. Et il a plongé à nouveau ses parents dans le cycle douloureux des regards mauvais des voisins, des têtes détournées, des « bonjours » sans réponse, des sourires méprisés, la tourmente xénophobe. L'entreprise de Loïc, cependant, réussit à ne pas trop en souffrir, car il était reconnu comme un excellent professionnel. « Quand même, pense-t-il, les roses du jardin ont fané et désormais semblent lui offrir plus d'épines que de pétales. »

« J'espère que tu vas t'en souvenir ! »

Effectivement, il s'en souviendra lorsque, adulte, après neuf ans de vie professionnelle, il sera évincé, expulsé, banni, exclu de l'entreprise qu'il avait cependant servie avec docilité... celle-ci, selon Didier, ne payant pas toujours le juste prix. « Rester à sa place ! » Il se rappellera cette injonction cinglante de son père. Au moment de son licenciement brutal, il pensait avoir fait le nécessaire pour qu'on le considère comme « à sa place ». C'était une illusion, ce fut une injustice.

CHAPITRE 3 : ALTERNATIVE INDIVIDUELLE : L'ÉPOPÉE DES ROSES (1999 – 2002)

Le moment est venu de la réponse à la question d'Angelina :

« Un projet ? Tu peux m'en dire un peu plus ?

– Neuf ans de vie professionnelle. J'ai cru à ce que je faisais, j'avais conscience de le faire du mieux possible, mes relations avec tous étaient bonnes, je pensais travailler pour l'intérêt de tous, chacun à sa place. Rémunération confortable, famille en sécurité, loisirs, vacances, je me suis coulé dans le moule du conformisme social et professionnel, bon petit soldat, conscient cependant de jouer un rôle, parfois dans l'artifice, mais l'assumant. L'avenir s'annonçait serein. Je pourrais dire que se déroulait au jour le jour un champ de roses dont je ne voyais que les pétales et pas les épines. Confiance. Naïveté ? Et puis, arrachement brutal, peut-être des signes avant-coureurs que je n'ai pas su voir.

– Hugo a suggéré que, peut-être, tu as fait preuve de trop de complaisance à l'égard de la Direction !

– Complaisance ? J'ai vécu, au sein de l'entreprise, des années-mirages : mirage d'une fonction qui n'était qu'obéissance. Obéissance ? Complaisance ? Mirage, oui, d'un confort qui n'était que conditionnel, mirage de l'importance qui n'était que celle qu'on voulait bien m'accorder. Mes espoirs, on me les a fauchés, on les a jetés comme encombrants, annulés. Pour moi, le salariat à la traîne

dans la forêt. Tout ça, c'est de l'artifice ! Un bon compost, un arrosoir, un sécateur... et vos roses s'épanouissent. Vous avez entendu parler de permaculture ?

— Vous préféreriez sans doute que je fasse un jardin comme tout le monde : des roses, oui, mais aussi des salades, des carottes, des haricots... Mais que font-ils les gens qui font de la permaculture ? Ils passent la nuit sur la Toile, sur des blogs d'amateurs experts, à apprendre à décrypter les relations entre leurs poireaux, leurs fraises et les limaces, et le lendemain ils sont les mains dans la terre pour appliquer les savoirs acquis, se poser de nouvelles questions. C'est aussi ma méthode, je piste la nuit sur le Web et je vais appliquer, le jour, ce que j'ai compris, sur le terrain. Je fais de la recherche expérimentale. Mais où je diffère, c'est que je veux produire beaucoup de roses et aussi vite que possible, ce qui m'oblige à créer des amplificateurs de sensibilité végétale appliqués aux énigmes du vivant (qui reste une énigme), d'où le dispositif peut être compliqué pour l'électrostimulation de croissance, et la communication orale, musicale pour les encourager. Le destin de mes proches, famille, voisinage, village en sera tout changé, et en mieux.

— Mais qui vous dit que nous avons envie de ça ? Nous connaissons trop ces apprentis sorciers qui, parce qu'ils disposent de la technologie pour le faire, modifient artificiellement les codes génétiques du vivant. Faire les choses parce qu'on sait les faire, ça ne suffit pas. Il faut aussi du Sens, que ça ait du Sens.

— Je vois que vous ne m'approuvez pas, vous n'êtes pas le premier mais ça ne me fait pas changer de cap !

— Non, mais savez-vous, le changement des façons de faire suppose de nous convaincre, il faut qu'on y adhère... l'Adhésion, Didier, pensez-y ! Ça évite de foncer dans le mur. Pour l'instant, les roses vous lâchent, il suffit de les regarder, elles vont vous laisser en plan. Vous n'avez pas encore atteint l'intégration harmonieuse

de votre activité au sein de l'écosystème villageois qui devrait constituer votre espace premier, puisque c'est ça que vous visez !

— Occupez-vous de vos salades et ne m'en cherchez pas ! »

La tension entre les deux hommes devient perceptible ; Didier s'agite, et Jérémie voit pointer une scène comme il en a connu dans les moments de préparation du jardin.

Monsieur Prélot se lève et se dirige vers la porte de sortie... mais il s'autorise une dernière « sortie » avec un sourire qui se veut apaisant :

« Vos roses n'embaument pas, pas encore, mais vous risquez d'être « embaumé » dans votre projet sarcophage. »

Didier claque la porte, assène un coup de poing sur la table. La critique explicite de Prélot l'a touché à un point sensible qu'il refuse encore de s'expliquer. Angelina, au début de son projet, l'a assimilé à ces « manipulateurs du vivant », Monsanto – Bayer. Les OGM bien sûr. Mais, même s'il cherche à contrôler électroniquement la croissance de ses rosiers, il se refuse énergiquement à être comparé à ces savants fous de laboratoire qui n'ont d'autre objectif que commercial. Pourtant, Prélot parle d'« adhésion » et Didier sent bien l'hostilité ambiante. « Ils n'ont rien compris !! » Il sort dans le jardin en marmonnant sa rancœur. Il se précipite vers une pergola où survivent quelques rosiers dont l'aspect indique que la floraison ne sera pas ce qu'il en espérait. Il jette quelques mots de désapprobation à leur rencontre, rentre dans le sous-sol et s'adonne à quelques manipulations dans un état d'esprit non apaisé. Didier est survolté, le voisin l'a chargé d'une nervosité extrême. Il doit sortir pour respirer et se calmer. Cette tension le renvoie à des époques qu'il croyait révolues.

Un souvenir l'assaille. C'était à l'époque de Gloria, la première femme qu'il ait connue, jeune adulte, alors. Elle lui avait dit : « Tu sais, je lis en toi ». L'affirmation de cette transparence avait pro-

Itinéraire d'un Décroissant

voqué chez lui un véritable court-circuit, un état de surchauffe, une surtension imprévisible. Il avait senti alors l'intrusion d'une énergie à plus fort potentiel que la sienne. Cette intrusion, il la revivait ici, celle de ses voisins qui ne voulaient pas lui reconnaître la place qu'il souhaitait occuper. À la fin de son adolescence, sa mère lui avait signifié : « Tu dois savoir rester à ta place », parole d'immigrée. Son entreprise lui a dénié la place qu'il pensait avoir chèrement conquise, au prix d'une « domestication » bien mal récompensée. Ici encore, sa place est contestée. Il n'en a pas encore fini avec ce destin de « déplacé ». Il faudra chercher encore : « Didier, quelle place est ou sera la tienne ? »

« Dis-moi, Didier, tu ne nous ferais pas un peu de parano ? »

– Non, pourquoi ?

– Tu dis non comme si tu hésitais à l'affirmer.

– Bah ! grommelle-t-il, les roulements roulent, les engrenages engrènent, je n'ai pas coulé de bielle. Ça devrait aller, non ?

– Alors, continue à rouler les mécaniques ! »

– Pourquoi tu dis ça ? »

Gloria sait de quoi elle parle, elle est en terrain familier. Sa parole n'emprunte pas des chemins de précautions :

« Tu ne crois pas que tu es un peu déconnecté de tes semblables ?

– Mes semblables ? Je vais te dire en quoi je leur suis semblable. La Machine produit : je voudrais être la Machine, je ne suis que le produit. Mes semblables, comme moi, nous sommes les purs produits de mécanismes à vis sans fin... produits... produits, et encore produits. Le treuil ? Nous sommes la charge. Le presseur ? Nous sommes le raisin. D'autres boivent le bon vin. La presse ? Nous sommes le livre. Le tire-bouchon ? Nous sommes le bouchon. Le carottage ? Nous sommes la carotte. Le garrot ? Nous sommes les condamnés. Qui plus que moi aimerait être celui qui met en œuvre le cric pour soulever un coin du voile ? L'écran... Qu'est ce qui se cache derrière ? »

Il y a quelque chose que Gloria ne dira pas, pas tout de suite. Elle reconnaît les relents de ses propres peurs, peur de n'être qu'un instrument manipulable au gré des fantaisies de qui s'en arrogerait le pouvoir. Lorsqu'elle est arrivée en France, tout l'inquiétait malgré les présences rassurantes de parents eux-mêmes fort peu tranquilles. De benne en benne, le papa découvrait la capitale aux heures très matinales, la maman s'activait à tenir le ménage et la nourriture au niveau le plus acceptable possible dans un deux pièces au loyer exorbitant. Très vite Gloria a appris

des rudiments de couture, sur le tas, dans un atelier plutôt... clandestin. Il fallait y entrer, en sortir avec mille précautions, ne pas se faire remarquer. Gloria prit vite l'habitude de raser les murs, les yeux baissés, ombre noire se fondant dans les pénombres recherchées.

Elle a entendu les mots de Didier et elle se demande si elle compte parmi ses « semblables ». Les racines de sa peau brune peuvent-elles la définir ainsi ? Elle se sent elle aussi « produit de mécanismes à vis sans fin », extraite par carottage de son environnement naturel, ballottée comme un bouchon, garrottée en ce lieu qui la presse d'occuper le moins de place possible.

Le moins de place possible, d'abord dans l'appartement exigü des premiers temps de l'exil, ensuite à l'école où toute manifestation de sa présence entraînait une manifestation de curiosité, de désapprobation ou d'hostilité. Toujours trop soit dans l'ironie, soit dans la compassion. Un monde trop blond, trop blanc, absolument nié quand on le dit trop noir. Un monde où le noir endeuille. Un autre monde. Partir vite. Rentrer vite, échapper aux regards dans les jeux de différences, indifférence. Echapper aux curiosités : « Dis, et ta chatte, elle est noire aussi ? » Les ados ne s'embarassent pas de scrupules. Devenir féline, se déplacer dans l'ombre, ne pas alerter. Montrer autant que possible la patte de velours, s'autoriser, par vigilance, la défense rapide, brutale, du coup de griffes, vite se replier. Compter sur soi.

Pourtant elle a entendu très tôt les espoirs que fondait sa famille sur la rencontre avec la civilisation des machines. Au bout des rêves, l'électroménager libérateur, la mécanique sophistiquée des déplacements rapides, faciles, l'abondance d'une agriculture où le paysan ne se casse plus le dos à bêcher et sarcler. Mais aussi les femmes allégées des contraintes traditionnelles.

Gloria transporte en un ensemble confus, depuis les premiers projets d'émigration, un bagage d'espoirs. Elle ne sait pas encore

nez collées aux portes, les cendres répandues, les mégots oubliés dans les plantes qui égaient l'intérieur, les traces de doigts sur les vitres des tableaux, une déco négligée que je m'applique à sauver. Mais surtout, ces déchets jetés en vrac, sans sac, dans le vide-ordures : bouteilles, litières à chats, restes de plats dégoulinant de sauce, couches salies, aliments avariés. Quand je sors les poubelles, le soir, je place une sorte de plaque qui bloque la sortie de la colonne et, les éboueurs passés, remettant en place les containers, j'enlève cette plaque : alors, ce sont des torrents de saloperies et d'éclaboussures qui dévalent m'aspergeant de liquides fétides ou de marc de café, de court-bouillon de poisson, noyaux, écorces ou peaux diverses... Les déchets d'une société d'abondance, de croissance et de surconsommation ne m'épargnent pas.

Quand je remonte, écoeuré, des égouts locaux, c'est pour être accueilli par la cacophonie des diversités musicales auxquelles s'adonnent par vengeance ou plaisir ceux qui veulent rivaliser dans cet espace sonore. Tout en haut, c'est Aldo qui a le « blues », c'est sa musique. À vingt-sept ans, il a cette bizarrerie d'être fou du « bleu », alors, bien sûr, le « blues » : tout chez lui est bleu, des vêtements aux rideaux, des objets aux photos qui décorent ses murs, geai bleu, héron bleu, parterres de bleuets, de pervenches, aïrelles, myrtilles, vastes océans aux ciels éclatants, en bleu de Prusse, outremer et pastels... Et le « blues » sans cesse auquel répond, décibels pour décibels, la musique exotique de Clotilde, zouk des Caraïbes, tamure et Ute polynésiens, la compagnie créole et les polyphonies du Pacifique. Parfois se mêle timidement la chanson plus commune des stars épisodiques consacrées Top 50 qui alterne avec des comptines pour endormir bébé – c'est le premier gauche qui tente un barrage de notes pour ne pas sombrer dans un univers imposé. Mon goût me porte plutôt vers les choix d'Aldo, ayant une tendresse particulière pour J.J. Cale, John Lee Hooker ou certaines périodes d'Eric Clapton. Et, pour ryth-

mer cette atmosphère sonore, la ponctuation des aboiements, des jappements des chiens du vieux Clément, quand ce ne sont pas des « hurlements à la mort » prolongés que le bonhomme n'est pas en mesure de faire cesser malgré les remontrances sévères et répétées des voisins excédés. Il faut dire que ses chiens, à Clément, ce sont ses enfants, il a avec eux des attentions et des faiblesses qu'il n'aurait peut-être même pas avec une progéniture. Progéniture ? Il y a celle du premier gauche, sonore elle aussi, contre laquelle les réprimandes vocales ajoutent encore à la cacophonie.

Lorsque je croise, en ces circonstances extrêmes, la propriétaire de deuxième droit, Mademoiselle Perrine, trente-cinq ans, à la fois célibataire mystérieuse et poupée maquillée, coiffée, sapée, elle me laisse peu de temps pour lui parler des emballages, qu'elle sème partout, de produits de beauté, pots et parfums, pulvérisateurs et bombes... – elle refuse de convenir d'un excès de négligence – mais ne se prive pas d'un excès de récriminations contre les voisins bruyants qui, si le cas se présentait, l'empêcheraient d'entretenir une conversation convenable avec quelqu'un de convenable – je n'ai jamais eu le temps d'approfondir ce que recouvrait cette notion.

Quand je suis arrivé dans ce microcosme résidentiel, je me suis dit qu'on m'a offert, avec ce boulot, un véritable mirador pour observer chacun des quelques contemporains qui usent et souvent abusent de ma cage d'escalier. Le plus pénible, le plus humiliant, c'est le regard condescendant de certains qui font comprendre que tu es là pour les servir, garant et gardien de leur confort. Quand ils font dans le subtil, je feins de les ignorer et je prends le parti de ne pas entrer dans leur jeu. Quand la charge est grossière, alors là, je rouspète ou même je gueule. Ils ont beau grincer tout bas : « Mais c'est son boulot après tout ! », ils ont beau trouver normal que je m'occupe de leurs petits soucis sans un merci en

retour, moi, je vais pas me gêner pour remettre à sa place ce monde petit bourgeois qui, sous prétexte qu'il y a les étrennes au bout, se croit autorisé au relâchement des valeurs : moi aussi, j'ai la mienne.

D'ailleurs, il y en a deux qui ne s'y trompent pas, c'est la demoiselle Perrine, deuxième droit, vous savez, la « poupée coiffée, sapée », et celle qui est en face de mon appart, Elvire, la quinquagénaire contemplative.

Ah ! Elvire ! En deux mots, voici ce que la rumeur m'a appris (en confidence, n'est-ce pas ?) : un mari, son coup de folie, une maîtresse discrète, le coup du « tu sais, nous nous rencontrons seulement au plan de motivations communes, ce n'est pas ce que tu crois », et aussi une jeune fille pour laquelle, cette fois, il nourrit une passion platonique. Pour un peu, Elvire aurait eu le privilège de l'antériorité et n'avait donc pas à se plaindre puisque le charnel s'inclinait devant le spirituel. Mensonge, fourberie découverts, l'épouse a coupé les ponts et brûlé ses vaisseaux, bien décidée pour le coup à ne plus s'en faire conter. Mais, la Nature pousse ses rejetons au sein des terres en mal d'aridité et parfois un sourire, un geste de la main pour souligner ce qui vaut d'être regardé sont des signes que je suis prié d'interpréter, messages subliminaux de séduction... à distance. Pour la demoiselle Perrine, alors là, c'est le mystère : trente-cinq ans, célibataire, peu de branches à ragots auxquelles se suspendre. Elle éclate de santé et de maquillage réunis. Bon, ça fait toujours deux alliées potentielles avec les menus services qu'elles me demandent et que je m'applique à leur rendre : je ferme les yeux sur l'orgie de papier à laquelle se livre Elvire. Depuis sa rupture conjugale, elle s'évertue à écrire, pour comprendre, donner du sens, exorciser, jetant quelques mots sur un bout de journal rapidement froissé en boulettes jetées, et n'importe où – je ramasse. Ou bien, dans la nervosité d'une émotion qui lui échappe, elle hache en menus confettis les mots qui s'entrechoquent sans savoir s'organiser. Des écrits